

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 60 (1922)  
**Heft:** 43  
  
**Artikel:** Paresse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-217537>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## VIEUX LAVAUX

### LE VIEUX LAVAUX

A MM. Louis Penard et Dr Louis Meylan,  
président et vice-président de l'Association du Vieux Lavaux.

Lorsque sur le couchant inondé de lumière  
Se profile Marsens aux dentelles de pierres,  
Lorsque vous contemplez par un soir recueilli  
Les toits bruns de Rivaz, de Grandvaux, de Cully ;  
Lorsque, votre regard s'attache sur Glérolle,  
Acteur rentré dans l'ombre ayant joué son rôle ;  
Lorsque vous écoutez la grave voix d'airain  
Des cloches de Villette ou de St-Saphorin,  
Oh ! ne sentez-vous pas comme un frisson qui passe  
A travers votre cœur ? Et, remontant l'espace,  
Votre esprit, captivé par ces riants tableaux,  
Ressuscite le Vieux Lavaux.

Des sapins accrochés aux parois des ravines,  
Et des perris couverts de ronces et d'épines,  
Telle était la contrée au terrain aride et dur  
Que le lac reflétait dans son miroir si pur.  
Le soleil embrasait les terrasses stériles  
Où, parmi les cailloux, se glissaient les reptiles.  
La mort, comme un vautour, planait sur les coteaux  
Encor déserts du vieux Lavaux.

Des proscrits, les premiers, non sans inquiétude,  
Cherchèrent un refuge en cette solitude.  
Ils marchèrent prudemment : l'écho, de roc en roc,  
A répété le cri de l'ours et de l'auroch.  
Signal du long combat de l'homme et de la brute.  
L'homme tient de son sang le sol qu'il lui dispute,  
Puis rejoint, sur le lac sa hutte de roseaux,  
Premier abri du Vieux Lavaux.

L'Helvétie en ses forêts vivait sans loi ni maître.  
Il fallut un César pour enfin le soumettre  
Et pour lier son sort à l'empire romain.  
Bientôt, au vif des bois, la hache ouvre un chemin  
Aux soldats, aux colons, et la voile latine  
Au rythme des zéphirs sur le Léman s'incline.  
Des thermes, des villas, de modestes hameaux  
Surgissent dans le Vieux Lavaux.

Bacchus a ses autels. Affranchis, gentilles  
A leurs dieux favoris présentent les prémices.  
Mais un missionnaire, en mains tenant la croix  
Apparaît en ces lieux. La douceur de sa voix  
Convertit les païens, les émeut, les console :  
Jésus de Nazareth a supplanté l'idole,  
Et les temples détruits cèdent leurs matériaux  
Aux églises du Vieux Lavaux.

Gourze, la blanche tour sur la colline verte,  
Évoque l'heureux temps où filait Reine Berthe.  
L'on accourait d'ici des villages voisins  
Quand, tel un ouragan, passaient les Sarrasins  
Qui semaient derrière eux le meurtre et les rapines.  
Et l'on dit qu'à minuit, fantôme dans les ruines,  
Berthe revient parfois, comme aux temps féodaux,  
Bénir son pays de Lavaux.

Les frères de Haut-Crêt, vêtus de bure rêche,  
Suspendant leur prière, ont pris en main la bêche.  
(Dix siècles avant eux, l'esclave Dezalys  
Taillait dans le désert à peine un oasis).  
Quelle besogne encor ! Sous les midis torrides  
Comme sous le joran les moines intrépides  
Disciplinent leurs corps, sans plainte et sans repos,  
A défricher le Vieux Lavaux.

Une longue patience, un labeur opiniâtre  
Ont fécondé la terre où le chasseur, le père  
Osaient seuls pénétrer. Des vignes en gradins  
Aux flèches du soleil exposent leurs raisins.  
Troubadours, chevaliers en quête d'aventure,  
Pélerins bas portant la corde à la ceinture,  
S'arrêtent tour à tour dans les vastes caveaux  
Des Abbayes du Vieux Lavaux.

Puidoux, Marsens, Glérolle, ô témoins taciturnes  
Des temps des Montfaucon et des Landry de Durnes !  
Edifices déchus ou tombés en débris,  
Le moineau niche seul dans vos machicoulis  
Qu'aimaient bien autrefois les archers de Lausanne.  
Où sont-ils les prélats en violette soutane ?  
Leurs blasons mutilés n'ornent plus les panneaux  
De leurs châteaux du Vieux Lavaux...

Mil cinq cent trente six. Entendez-vous les fifres  
Et les tambours bernois ? Ces lourdauds, ces staufrs  
Desquels on plaisantait, inondent le pays. (fres,  
Silence, plus un mot ! votre sol est conquis.  
Les bourgeois de Lutry savent ce qu'il en coûte  
De résister à l'ours et de barrer sa route.  
C'est l'ère des baillis, des dimes, des impôts,  
C'est la Réforme, ô Vieux Lavaux...

Un brave qui croyait au droit plus qu'à l'épée,  
Pour son pays sujet rêvait une épopée.  
Hélas ! tout près du but, veillait la trahison.  
Du sublime projet l'échafaud eut raison.  
Mais ton échec, Davel, valait une victoire.  
Pour vivre dans nos cœurs tu descends de ta gloire,  
On exalte ton nom, on flétrit tes bourreaux,  
O preux soldat du Vieux Lavaux !

La Bastille est détruite et la nouvelle France,  
Par dessus le Jura souffle l'indépendance.  
Excellences de Berne, il faut vous résigner.  
Dans le canton de Vaud, le Vaudois veut régner.  
Comme il n'est pas méchant, il borne sa revanche  
A peindre ses volets aux couleurs verte et blanche.  
Oubliez désormais vos intérêts rivaux ;  
Il est suisse, le Vieux Lavaux !

Dans la combe de Brêt, florissait une ville,  
Un soir un malheureux qui cherchait un asile  
Fut chassé sans pitié par tous les habitants :  
« Nous tolérons ici ni gueux, ni mendiants ! »  
Or le pauvre en haillons était le Christ lui-même.  
Aussitôt sur la ville, il lanca l'anathème.  
L'orgueilleuse cité disparut sous les flots ;  
Voilà ce que contenaient les vieillards de Lavaux.

Conservez vos secrets, demeures médiévales,  
Aux meneaux de molasse, aux portes ogivales ;  
Maisons bien de chez nous, qui joignez à la fois  
Le socle savoyard et le grenier bernois,  
Maisons qui respirez et la paix et l'aisance,  
Vos murs ont-ils gardé l'écho de la romance  
Que les femmes chantaient en tournant leurs fuseaux  
Près des berceaux du Vieux Lavaux ?

Reverrons-nous l'époque où mille parasites  
Éparpillaient à nos ceps leurs funestes visites ?  
En octobre les chars se suivaient tard le soir.  
Les filles et garçons veillaient dans le pressoir,  
Prenant des libertés, qu'on ne prend qu'aux vendanges,  
Et le moût qui giclait sous l'effort des phalanges  
Faisait jaillir le rire et les gaillards propos.  
Dans les villages de Lavaux.

Le souffle du progrès qui sans remords emporte  
Plus d'un doux souvenir comme une feuille morte,  
Ternira-t-il le sol qui produisit Davel  
Et dont Hodler goûtait le cachet personnel ?...  
La nature et l'outil, l'histoire et la légende  
Ont fait de toi l'Eden de la Suisse romande.  
Dans ton cadre d'azur ; bleu du ciel, bleu des eaux.  
Reste toujours toi-même, ô cher et vieux Lavaux.

J.-B. Bertrand.

Entre maris. — Ah ! mon cher, les maux d'yeux  
contient joliment de l'argent. L'autre jour, le fouet  
d'un cocher atteignait ma femme à l'œil. Elle dut aller  
chez l'oculiste, et j'en ai eu pour un louis !  
— Et vous vous plaignez ! Eh bien ! moi, la se-  
maine dernière, comme je me promenais avec ma  
femme, un bijou lui tapa dans l'œil, j'en ai eu pour  
cent louis !

Paresse. — On parle d'un peintre dont la paresse  
est proverbiale.

— Il est tellement flemmard, renchérit Berlercau,  
qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas  
se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres.

De qui vient-elle ? — Je ne sais pas de qui de  
nous deux notre fille tient tous ses défauts ? Pas  
de moi toujours.

— Oh ! non, ma chère, car vous les avez tous  
conservés !

### LES AMIS



U'IL est doux d'avoir des amis ! des per-  
sonnes qui vous abordent l'air riant, qui  
vous serrent la main, vous disent : *Mon  
cher*, et qui doublent vos plaisirs en les parta-  
geant ! Mais des humoristes, des misanthropes,  
peut-être, m'ont dit que ces amis si communs  
étaient comme le crédit dans le commerce ; qu'il  
fallait, pour les conserver toujours, n'en avoir ja-  
mais besoin. Vous concevez combien je me suis ré-  
crié contre cette opinion, comme je l'ai comba-  
tue ! il est fâcheux pourtant que je n'aie pu con-  
vaincre par des faits ceux que j'ai cherché à per-  
suader par mes raisonnements.

Il nous arrive à tous certaines choses, nous nous  
trouvons tous dans certaines circonstances qui sem-  
blent donner quelques prétextes à l'amertume des  
préjugés avec lesquels on juge les amis du jour,  
et c'est contre ces faits que je veux prémunir les  
simples, en motivant à leurs yeux la conduite de  
ces amis-là, en les excusant de l'apparente froideur  
qu'ils nous témoignent, et de l'abandon momenta-  
né où ils nous laissent quelquefois.

Vous avez une brillante fortune, une jolie fem-  
me, une cave bien fournie et une bonne cuisine ;  
avec cela vous devez avoir des amis chauds, assi-  
dus, enthousiastes, voyant votre mérite à travers  
les jouissances que vous leur procurez, jugeant vo-  
tre goût aussi bon que celui de vos vins, vous of-  
frant des services dont vous n'avez que faire, et  
faisant auprès de vous du dévouement à bon mar-  
ché, qui ne leur coûte pas plus qu'il ne vous sert.  
Supposons qu'il vous arrive un revers de fortune ;  
sans doute aucun, ces amis-là vous quitteront ;  
mais pourquoi leur en savoir mauvais gré ? ils ont  
de bonnes raisons pour le faire.

« Nous avons été témoins de votre bonheur, di-  
ront-ils, nous l'avons même partagé, et c'est pour  
cela que nous ne voulons point voir votre misé-  
rable condition ; nous vous rappellerions trop les  
beaux jours qui ne sont plus, notre présence vous  
transporterait dans un ordre de choses que vous  
devez oublier, pour ne pas sentir toute l'amertume  
de votre situation présente ; il serait trop cruel  
pour vous de nous recevoir moins bien que par  
le passé ; vous gemiriez en nous voyant sabler vo-  
tre vin du cru, après nous avoir fait savourer du  
vin de Champagne ; nous devons avoir la délica-  
tesse de vous épargner ce crève-cœur, et nous nous  
retrouvons. »

Eh bien, qu'y a-t-il donc là qui ne soit juste et  
bien senti ?

Partez-vous pour une ville éloignée ? les amis  
vous accablent de lettres à porter à leurs adresses,  
de paquets, de groupes, de colis, ni plus ni moins  
que si vous étiez vous-même un roulage accéléré ;  
et vous avez l'injustice de les trouver importuns,  
incommodes, indiscrets ? Quoi ! ne voyez-vous pas  
que c'est de la confiance qu'ils vous témoignent :  
ils remettent leurs intérêts entre vos mains, ils  
poussent la bonne opinion qu'ils ont de votre  
adresse à les obliger, jusqu'à vous faire faire la  
contrebande pour eux, et ne vous chargent ainsi  
de fonctions délicates que pour vous prouver com-  
bien ils estiment votre capacité ! N'êtes-vous pas  
flaté des valeurs que vous remettent, en économie  
de port, les banquiers vos amis ? N'êtes-vous pas  
fier de la probité qu'ils vous supposent, de rouler  
en chaise de poste, entouré d'or et d'argent, et  
d'arriver au terme de votre course comme le ga-  
lion d'Acapulco ?

Avez-vous besoin d'un prêt, d'une commandite,  
d'un secours pécuniaire enfin, qui vous permette  
d'activer votre industrie ? soyez sûr que vos amis  
vous le refuseront. Mais cela doit être ; ils savent  
combien les rapports d'intérêt nuisent à ceux de  
l'intimité ; ils veulent toujours trouver en vous  
un ami et non un débiteur ; ils aimeraient mieux  
vous voir gêné dans vos affaires, que dans vos  
liaisons avec eux, et ils prétendent n'altérer en rien  
la pureté de leur attachement pour vous, et le dé-  
sintéressement du vôtre pour eux. En un mot, s'ils  
vous ferment leur bourse, c'est pour pouvoir tou-  
jours vous ouvrir leur cœur, soyez-en sûr.

Etes-vous auteur, journaliste, les amis n'achète-  
ront point vos œuvres, et ne s'abonneront point à  
votre feuille. Mais cela se comprend ; les petits ca-